

L'Astrée, une des épaves cultes de la côte Catalane



Par Francis Micheletti

En cette matinée de juin, la mer est calme et un soleil radieux accompagne Patrice Strazzera et Renaud Cabrol, l'un des membres de son Groupe Sommeil Des Epaves. Pendant que son binôme prépare son phare qui sera très utile pour visiter l'Astrée où une visibilité médiocre les attend, Patrice regarde la côte rocheuse et ses pensées vont pour M. Albert Sagols avec lequel il a discuté quelques jours auparavant sur la terrasse d'un café de Banyuls-sur-Mer.

« J'ai vu l'Astrée couler devant moi »

Ce monsieur d'un certain âge, avait à peine seize ans en ce 1er mai 1944, lorsqu'il qu'il a vu le cargo Astrée doubler le Cap Béar, faisant route Est - Sud-Est. Le cargo Astrée est construit en 1921. Jaugeant 3 500 tonneaux, il est saisi par les Allemands le 5 décembre 1942 et rebaptisé Siena et depuis il effectuait des transports pour le compte des Allemands. Mais laissons à M. Sagols le soin de nous raconter cet épisode : « Par un bel après-midi ensoleillé, pas un nuage dans un ciel bleu immaculé, la mer est calme, il souffle juste une petite brise marine. Ce jour-là, je suis parti avec mon petit sac de toile dans les Esparedes pour ramasser de l'herbe pour les lapins. Sur ce terrain de garrigues où l'on progresse parfois avec difficulté, il fait chaud. Comme d'habitude, une fois mon sac bien rempli, je m'accorde un moment de repos. Confortablement assis, je savoure ce moment privilégié et profite de la vue imprenable sur la mer,

sans me douter le moins du monde du spectacle auquel je vais assister ! J'observe alors l'Astrée, avec sa grande cheminée qui fume bien noir avançant tranquillement vers en longeant la côte. Tout à coup, je vois une énorme gerbe d'eau jaillir sur le côté avant tribord, suivie d'une très forte détonation. Sur le moment, je ne comprends pas ce qui se passe, mais je finis par en déduire que le cargo vient d'être frappé par une torpille. Le sous-marin devait sans nul doute être positionné très près de la côte pour torpiller l'Astrée à cet endroit.

Après avoir été touché, le navire fait immédiatement demi-tour pour essayer certainement de regagner Port-Vendres, alors que les batteries allemandes du Cap Béar tentent un tir de barrage sur l'assaillant sans succès. Le sous-marin anglais «Untiring» s'est déjà évaporé après ce coup de maître. Je ne vois aucun canot de sauvetage quitter le navire, l'équipage tente-t-il de tenir le bâtiment jusqu'au dernier moment ? Difficile à dire. L'Astrée ne parvient pas à retourner au port, car il finit par sombrer. Au bout de quelques minutes.

Je quitte les lieux surexcité par ce que je viens de voir. Les Allemands viennent de perdre un navire, je suis content. C'est à toute vitesse que je retourne au village pour raconter le torpillage. Sur le chemin, je rencontre un vigneron qui, occupé dans sa vigne, m'engueule presque, frustré ne pas avoir assisté à la scène.

Après le naufrage, des tonnes d'oranges provenant des soutes du navire dérivent et finissent à Banyuls. Quelle aubaine pour les jeunes gens que nous

sommes en cette période de sévères restrictions. Les Allemands tentent bien de nous empêcher de les ramasser et nous poursuivent sur les rochers, avec leurs bottes et leurs armes, c'est peine perdue. A la suite de ce torpillage, les Allemands ont un comportement encore plus dur avec les gens du village, car ils voyaient dans nos regards un air de satisfaction. L'occupant vient de prendre un coup et nous mène la vie encore dure ».

L'Astrée, l'épave mystérieuse

Lors de cet échange avec M. Sagols, Patrice Strazzera voit encore les yeux clairs du vieux Monsieur, se remplir d'une certaine émotion tant l'évocation des souvenirs de cette sombre période d'occupation, continue à le toucher plus de cinquante après.



Patrice Strazzera et Renaud Cabrol
© Patrice Strazzera

C'est donc avec ces pensées que Patrice Strazzera se met à l'eau accompagné de Renaud Cabrol, son binôme de sécurité du jour qui va gérer pour lui les paramètres de plongée pendant qu'il se consacre exclusivement à ses prises de vues.

« Nous descendons le long du mouillage, raconte Patrice, où pendant les premiers mètres l'eau est relativement claire. Mais en s'enfonçant, cette relative limpidité nous abandonne peu à peu. La lumière de nos phares nous guide, cherchant désespérément l'épave que nous savons juste là. On finit par atterrir sur le château central. On distingue dans cette pénombre où la lumière naturelle a du mal à percer, les traverses qui supportaient le toit du château aujourd'hui disparu. Est-ce cette obscurité qui lui donne, ce côté mystérieux ? Ma première impression est que des trois épaves du Cap Béar, Le Saumur, le Saint-Lucien et l'Astrée, c'est cette dernière qui est le plus souvent trouble. L'Astrée dont la silhouette se profile devant nous est habitée par de nombreuses espèces de poissons. D'immenses bancs d'Anthias, nombreux sars communs et tambours. Entre les deux bossoirs du château, deux jolis corbs qui ne semblent aucunement gênés par notre présence vont et viennent, à la recherche de nourriture. Je prends mes premiers clichés, toujours en noir et blanc, c'est ce qu'il y a de mieux à mes yeux pour traduire l'âme des épaves.

Nous restons toujours au-dessus du château, je sens comme une présence, un poisson semble tourner autour de moi, il échappe en permanence à mon

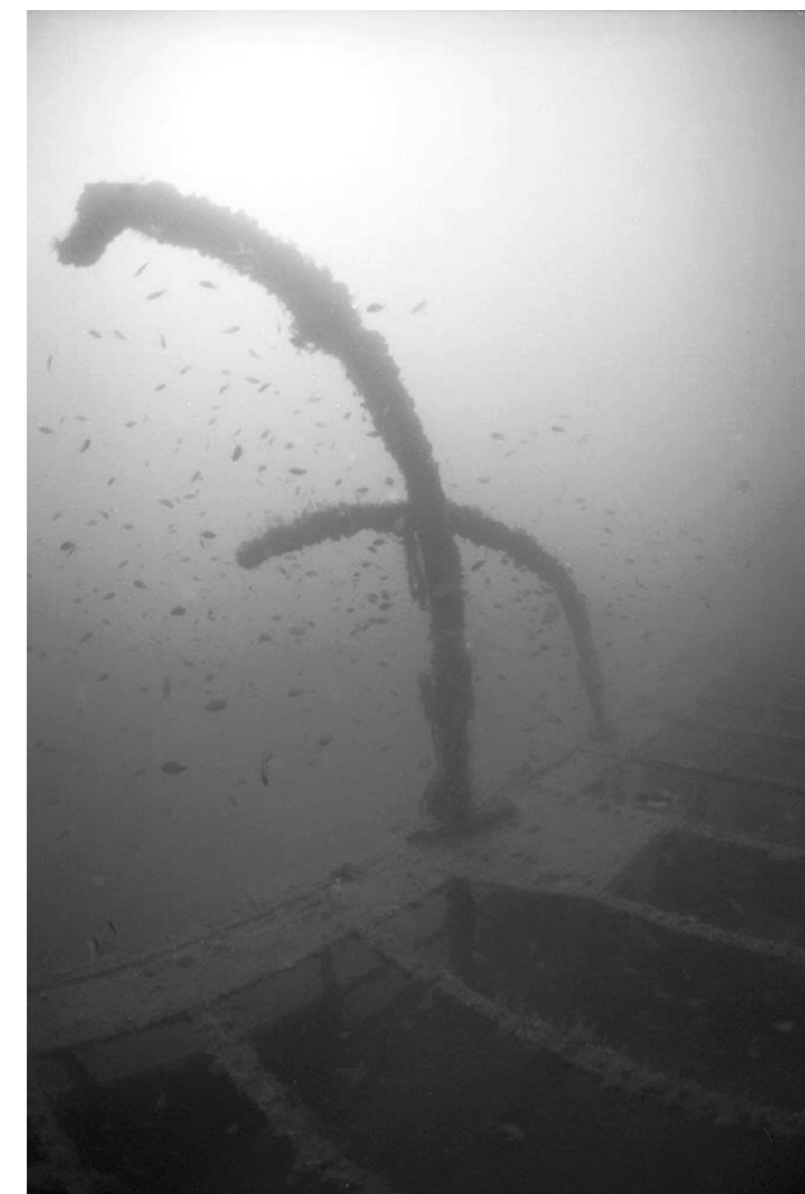
Les bossoirs du château central
© Patrice Strazzera

champ de vision. Je tourne une nouvelle fois la tête et le voilà qu'il apparaît juste en face de moi : c'est un imposant poisson-lune ! Il fait du surplace à l'aide de ses deux grandes nageoires. Nous restons ainsi un petit-moment, instant privilégié pendant lequel je prends quelques clichés. Il finit par rompre l'échange et quitte les lieux nonchalamment en battant de ses deux grandes nageoires, avant de s'éloigner et disparaître dans l'immense brouillard qui entoure l'Astrée. Là, au centre du château, un gros trou bien rond : l'emplacement de la cheminée.

Nous poursuivons la visite, juste derrière en se dirigeant vers la poupe, nous distinguons les claires-voies de la machinerie facilement reconnaissables à leurs formes en toit de maison, avec leurs hublots dont certains ont encore leur vitre. D'autres manquent tout de même à l'appel, remontés par des plongeurs en quête de souvenirs. Autre temps, autres mœurs...

Par-ci par-là, dans les recoins de tôles, les antennes de nombreuses langoustes frétilent dans les halos de nos phares. Plus nous descendons et plus l'épave devient obscure, on survole l'une des cales où un mat est posé à plat et en travers, l'extrémité dépassant du bastingage.

Jusqu'au milieu des années 80, il était encore dressé fièrement vers la surface. Nous revenons instinctivement vers le château central.



Là, derrière une cloison, on descend dans la cuisine et son fourneau sur lequel est posé le reste d'une marmite complètement rongée par la corrosion. En se promenant dans les coursives, on trouve des portes en teck dont certaines sont encore en bon état malgré les années. Derrière une porte dérobée se cachent des wc intacts. Nous poursuivons vers la salle des machines. Nous nous enfonçons alors dans les ténèbres en prenant soin de dérouler derrière nous un fil d'Ariane. Les escaliers qui s'entrecroisent, les mains courantes encore en place dont certaines, rongées par la rouille, tiennent à peine. Au fond de la première salle, on parvient dans une autre pièce à l'espace très réduit. Un homard énorme est là au milieu des tuyaux et des vannes, il semble jalousement garder les lieux. Je pense alors aux marins afférés à leurs tâches. Il y a près de cinquante ans, ils allaient et venaient dans ce dédale qui devait leur être familier. Aujourd'hui cela nous paraît être un véritable labyrinthe. Peut-être que leurs esprits sont-ils encore présents ?

Nous sortons du château pour nous diriger vers la proue. Après quelques mètres, tout est déchiqueté, trace de l'explosion par la torpille. L'échelle d'accès au pont est complètement déformée. Sur une vingtaine de mètres, c'est un amas de tôle et de débris. L'eau est très trouble à cet endroit. Nous finissons par atteindre la partie avant qui est inclinée sur tribord, et qui semble émerger du fond. Les treuils sont toujours là, les chaînes d'ancres sont figées et tendues. L'ancre bâbord est en place, on la distingue aisément malgré les concrétions qui la recouvrent.



Mon binôme me fait signe qu'il est temps de quitter l'Astrée et de le laisser à ses souvenirs. Nous amorçons donc notre remontée avec ce sentiment de mystère qui ne nous a pas lâchés durant toute la plongée. Cette épave baigne très souvent dans une sorte de nuage opaque qui altère considérablement la visibilité. Il enveloppe littéralement le navire comme s'il voulait le protéger et entretenir ainsi au fil des années, le mystère qui berce son sommeil ».

*Photo du haut :
Le fourneau encore en place dans la cuisine*

*Photos au-dessus:
L'accès à la salle des machines*

*Photo à gauche :
La cuvette des WC*

Francis Micheletti raconte sa première plongée sur l'Astrée

« C'est au sein du Club « La Flottille » à Port-Vendres sur la Côte Vermeille, dirigé par un certain Gabriel Bascunana (Moniteur Auxiliaire N° 2049 et affectueusement surnommé Gaby), qu'à l'été 1973, je fais mon baptême de plongée dans l'anse de Reguers près de Collioure. Alors à peine âgé de dix ans, c'est un véritable coup de foudre et aujourd'hui encore, près de quarante-cinq années plus tard, la passion est intacte, l'émerveillement toujours présent, aucune lassitude. Merci à ce Moniteur. Pendant de très nombreuses années, je suis cantonné à faire des plongées dans la zone des 10 mètres. Je reste régulièrement sur le bateau, enviant tous ces plongeurs qui, équipés de leur mythique Fenzy, se mettent à l'eau pour aller visiter l'Astrée. Je les entends ensuite, raconter leurs plongées alors que nous nous dirigeons vers l'anse de La Mauresque, le Cap Gros, la baie de Sainte-Catherine. C'est mon principal terrain de jeu, dont je garde de merveilleux souvenirs.

Au mois d'avril 1980, j'ai alors 16 ans et demi quand j'obtiens le 1er Echelon, il m'ouvre le droit de plonger, de porter enfin la Fenzy et surtout de pouvoir accéder à la zone des 40 m avec un guide de Palanquée. Je suis enfin en mesure de visiter l'Astrée. Quelques semaines plus tard (je crois me souvenir que ce devait être en juin) une plongée sur l'Astrée est planifiée lors du premier tour du matin. Quelle n'est pas ma surprise de lire mon nom sur le tableau de programmation. Je vois encore Gaby en retrait, attendant ma réaction, me faire un petit clin d'œil. Il sait que j'attends cela depuis si longtemps. Je fais partie d'une palanquée de trois. Le Guide, un Moniteur Auxiliaire à la barbe blanche, une plongeuse 1er Echelon expérimentée qui est déjà descendue à de nombreuses reprises l'Astrée et



moi-même, breveté frais émoulu.

On largue les amarres, le moniteur nous rassemble à l'arrière du chalutier qui fait office de bateau de plongée et profite du trajet pour nous briefer. Il fixe les paramètres : temps, profondeur, nous rappelle les consignes de base : jamais en dessous de lui, lui signaler le passage sur réserve puisqu'à l'époque, les manomètres immergeables sont à peine en train de se démocratiser, et enfin il attire notre attention sur le fait qu'il faut rester très proche de

lui, car la visibilité sur l'Astrée est très médiocre, l'ambiance est glauque et fantomatique. On peut vite se perdre, il nous rappelle donc également les consignes si on vient à s'éloigner de sa palanquée. C'est donc avec cette idée peu engageante que je me mets à l'eau. Je descends le long du bout qui marque l'épave. Je suis juste derrière le moniteur qui ouvre la voie, la plongeuse 1er Echelon jouant le rôle de serre-file.



Quelle n'est pas ma surprise, à peine avons-nous passé les 10 mètres que je devine déjà le mât de l'Astrée. A cette époque est encore dressé, il culmine à 20 mètres de mémoire. Au sommet du mât, on fait une pause. Je vois une sorte de quadrillage, ce sont les coursives dont les plafonds ont disparu. Elles sont de part et d'autre du château au centre duquel, on distingue un gros trou circulaire : le reste de la base de la cheminée. De cette position, nous avons une vue plongeante sur l'épave. L'eau est tellement claire, que je vois également tout le reste du navire ou presque. Il est bien droit sur sa quille comme s'il naviguait.

Nous distinguons aisément les deux grandes cales ouvertes et plus loin, la poupe. La visibilité vers l'avant est excellente également, elle doit avoisiner les 20 ou trente mètres. Nous apercevons sans aucune difficulté la cassure où l'Astrée a été frappée par la torpille, nous arrivons à deviner la proue.



Le bastingage à l'arrière
© Patrice Strazzera

C'est incroyable. Nous finissons par nous poser délicatement sur le pont à côté de l'une des cales. Mon profondimètre affiche 34 mètres. Après le traditionnel signe ok, le moniteur nous guide vers l'arrière. Nous nous déplaçons le long des cales dont nous devinons non

seulement le fond, mais aussi les membrures qui sont sur le côté. Nous arrivons sur l'arrière. Il y a encore la magnifique barre à roue qui finira par disparaître quelques années après, déboulonnée et remontée par un plongeur, elle sera réhabilitée par un ébéniste local pour trôner sans nul doute dans le salon d'un particulier.

Encore un signe ok et notre moniteur nous fait enjambrer ce qui reste du bastingage dans d'un véritable mur d'Anthias. Nous descendons sous la poupe le long d'un morceau de vieux filet en lin qui pend tristement et finissons par toucher le fond par 44 mètres. Ici, il fait plus sombre puisque nous sommes sous l'aplomb de la poupe, quel spectacle malgré tout. L'hélice et le safran à moitié enfouis sont là, fantastique! Nous ne nous attardons pas, nous remontons histoire de ne pas trop accumuler les paliers.

Nous retrouvons le pont que nous longeons en sens inverse, cette fois-ci par tribord. C'est un festival de sars tambours. Nous atteignons le château qui se situe à peu près dans le premier tiers avant de l'épave. Il est encore magistralement dressé. Nous déambulons dans les coursives. Le moniteur nous montre la baignoire du Capitaine : elle est remplie de vase. Sur la passerelle, aucune trace du Chadburn qui permettait au Capitaine de donner ses ordres au Chef mécanicien. Ce n'est qu'en 2017, lors de la rédaction du livre que je consacrerai à M. Bonneau, pionnier de la plongée de la Côte Catalane et créateur de la marque Star France, que j'apprendrais que la pièce a été remontée par ses soins au début des années 60. Là aussi autre temps, autres mœurs. Nous poursuivons la visite. Le mur d'Anthias s'écarte devant nous et se referme instinctivement après notre passage. Nous continuons à nous diriger vers l'avant. Nous tombons sur une cassure, preuves des dégâts occasionnés par l'explosion. Notre guide commence à s'engager en pleine eau, au-dessus de ce grand vide pour nous faire visiter la proue.. Nous y trouvons encore l'hélice de rechange bien posée à plat et solidement

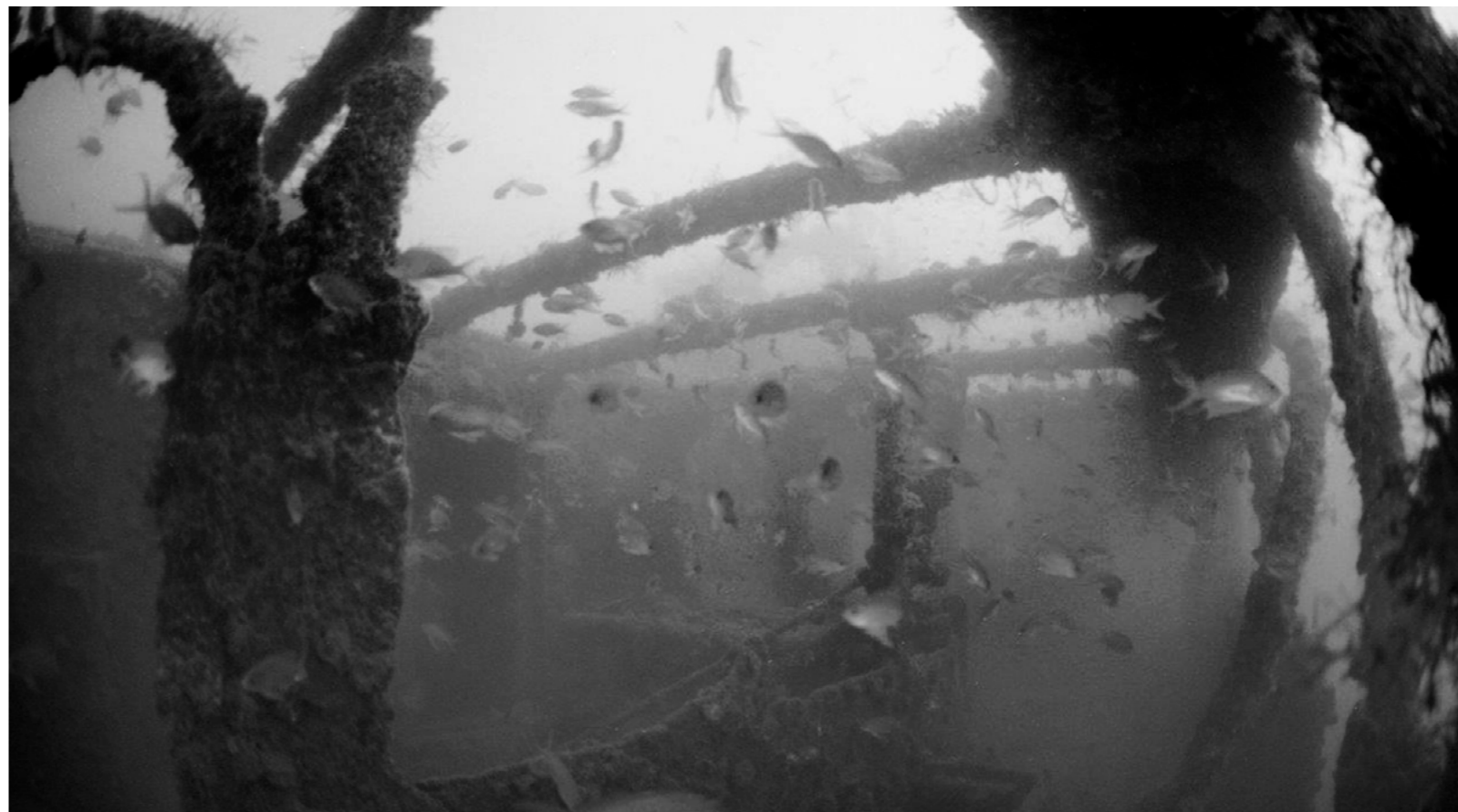
Le long des coursives
© Patrice Strazzera



André Bonneau avec le « Chadburn »
© Alain Bonneau

fixée. A peine arrivé sur les lieux, je lui indique que je viens de passer sur réserve. Il nous fait signe : fin de plongée. Nous rejoignons le mât en faisant fuir un mérou énorme. Après quelques secondes, il jaillit des ténèbres et finit par s'arrêter à un mètre de moi, me dévisageant de ses deux yeux bien ronds. Il

parfaitement équilibré et fait onduler délicatement ses deux grandes nageoires pectorales. Je quitte alors mon interlocuteur et le vois encore me regarder m'éloigner. Nous remontons le long du mât, je me souviens parfaitement qu'il était couvert d'huîtres énormes. Je sortirai de cette première plongée sur l'Astrée totalement envoûté. Mon moniteur m'avoue que j'ai eu de la chance d'avoir eu une telle visibilité. Il dit que c'est la chance du débutant. Lui-même, n'a jamais vu l'Astrée en entier comme ce jour-là. Jusqu'en 1984, j'aurais l'occasion de plonger des dizaines et des dizaines de fois sur l'Astrée comme plongeur encadré puis comme encadrant moi-même. C'est au sein du Rédéris, club de Banyuls dirigé par l'Instructeur National Gérard Puig, faisant à mon tour découvrir l'épave. Je n'ai jamais retrouvé les mêmes conditions de visibilité. Il paraît que cela arrive encore de temps en temps, mais pas souvent ».



Hervé Levano : l'Astrée a toujours été mon épave préférée

Aujourd'hui vigneron à Banyuls-sur-Mer, Hervé est un passionné des épaves catalanes. Il est l'auteur du livre à succès *les épaves de la Côte Vermeille* (1999) et co-auteur avec Laurent Urios et Patrice Strazzera de *Fortunes de mer et épaves dans le Parc naturel marin du golfe du Lion* (avril 2018). Il nous partage brièvement sa vision de l'Astrée. « Moins imposante que l'Alice Robert ou le Donator, bien que privée d'une bonne partie de son pont avant, l'Astrée a toujours été mon épave préférée. Sans doute parce que c'est la première que j'ai visitée en tant que jeune plongeur, et la seule dont j'ai vraiment exploré tous les recoins.

Avec Benoît Poinard, au début des années 1990, plongeur souterrain à ses heures lui aussi, nous nous étions organisé un circuit d'une vingtaine de minutes qui permettait d'explorer les trois niveaux de la salle des machines et qui nous faisait ressortir dans la soute à charbon, puis remonter le long de la cheminée et sortir par la cuisine. À l'époque, une poche d'air provoquée par les passages répétés des plongeurs dans la salle des machines s'était accumulée sous les claires-voies. On ne manquait jamais à chaque nouvelle visite, d'aller la voir. Nous sortions la tête et nous nous retrouvions dans un espace réduit. Nous enlevions le détendeur pour nous parler, sans respirer cet air vicié bien sûr, au milieu d'un tumulte de bruits métalliques et de remous causés par l'eau sur les parois.

C'était un instant magique. Ça me rappelait toujours, je ne sais pourquoi, les bases de sous-marins des vieux James Bond... »

© Patrice Strazzera